

« On peut dire (...) de la vérité qu'elle a le plus souvent les louanges, mais rarement les faveurs et les honneurs. Ce n'est pas par elle qu'on est le plus spontanément attiré et séduit; et ce n'est pas elle qui est le plus aimée ni le plus facilement crue. Avec la fausseté, c'est le contraire (...) Officiellement, elle est dévaluée et même discréditée, mais elle a l'avantage d'être généralement beaucoup plus attrayante que la vérité et de susciter plus facilement l'adhésion. »

Jacques Bouveresse, *Peut-on ne pas croire?* 2007

« Tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément » écrit Pascal (*De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*). En d'autres termes, on croit davantage ce qui plaît que ce qui est établi par des raisons. Partageant ce jugement, Jacques Bouveresse en tire la conséquence que les hommes admettent plus volontiers le faux que le vrai: « On peut dire (...) de la vérité qu'elle a le plus souvent les louanges, mais rarement les faveurs et les honneurs. Ce n'est pas par elle qu'on est le plus spontanément attiré et séduit; et ce n'est pas elle qui est le plus aimée ni le plus facilement crue. Avec la fausseté, c'est le contraire (...) Officiellement, elle est dévaluée et même discréditée, mais elle a l'avantage d'être généralement beaucoup plus attrayante que la vérité et de susciter plus facilement l'adhésion. » (*Peut-on ne pas croire?* 2007)

Le philosophe présente l'attitude de l'être humain vis-à-vis du vrai et du faux comme équivoque. D'un côté, c'est à la vérité seule que nous reconnaissons une valeur, c'est elle que nous louons, tandis que la fausseté est, au contraire, dépréciée, « dévaluée », « discréditée ». Mais d'un autre côté, la fausseté nous séduit plus que la vérité, parce qu'elle nous paraît plus aimable, plus attrayante. En conséquence, elle est plus persuasive : c'est elle qui est « le plus facilement crue », qui suscite « plus facilement l'adhésion ». Nos croyances reposant davantage sur nos préférences ou notre agrément que sur une froide réflexion objective, nous nous trompons le plus souvent dans nos jugements. Néanmoins, J. Bouveresse ne présente pas cela comme une fatalité : la fausseté est « généralement » plus séduisante que la vérité, mais pas toujours ; et quand elle l'est, nous nous laissons tromper « spontanément » et « facilement », mais non pas

nécessairement. Il y aurait donc un moyen d'éviter l'erreur : ce serait d'apprendre à se méfier de la force de séduction du faux, à mettre entre parenthèses ses préférences subjectives, personnelles.

Cette citation pose ainsi la question de la possibilité de bien juger du vrai et du faux sans se laisser égarer par nos préférences subjectives. Le point de vue de Bouveresse est, sur ce point, pessimiste : dans la lutte du vrai contre le faux, c'est ce dernier qui aurait l'avantage. L'erreur ne serait donc pas l'exception, mais la règle. N'est-ce pas pourtant excessif ? Bouveresse reconnaît en l'être humain un désir de vérité, mais n'en minimise-t-il pas l'influence ? Le simple désir de croire suffit-il à installer une certitude ?

Nous discuterons cette question en nous appuyant sur les œuvres du programme : *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, *Lorenzaccio* de Musset, *Vérité et Politique* et *Du mensonge en politique* d'Arendt.

Nous examinerons tout d'abord en quoi la fausseté apparaît en effet en général plus séduisante et plus persuasive que la vérité. Nous nous demanderons ensuite si cependant l'amour de la vérité et l'exigence de preuves n'est pas au total plus fort que la séduction exercée par le mensonge ou par l'erreur. Finalement, la vérité ne l'emporte-t-elle pas au bout du compte en s'imposant d'elle-même, sans nous laisser de toute façon le choix de l'admettre ou de la refuser ?

[Première partie (validation)] **Notre attitude face au vrai et au faux est ambiguë: nous valorisons le vrai mais préférons souvent le faux, ce qui nous conduit à nous tromper en général.**

La vérité est unanimement louée, tout le monde la valorise et s'en réclame. Ce qui le montre bien, c'est que même le menteur le plus incorrigible ne peut se dispenser de lui rendre hommage, au moins en paroles. Il a besoin, pour qu'on le croie, de proclamer sa franchise. Ainsi Valmont affirme-t-il à Cécile de Volanges : « Je hais tout ce qui a l'air de la tromperie; c'est là mon caractère. » De même, Merteuil feint d'exiger une relation de parfaite sincérité entre elle et Cécile et lui reproche de ne pas être entièrement franche : « Ah ! petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. » Lorenzo, en revanche, personnage équivoque et duplice, affiche parfois un point de vue plus cynique en s'affranchissant de la valeur même de vérité : « Ce que vous dites là est parfaitement vrai et parfaitement faux, comme tout au monde » affirme-t-il à Valori de manière provocante. Néanmoins, lui aussi revendique par moment une totale franchise, comme lorsqu'il proteste de sa bonne foi devant son oncle Bindo venu le sommer de s'expliquer : « Je suis des vôtres, mon oncle. (...) N'en doutez pas un seul instant. »

Toutefois, malgré notre attachement réel ou feint à la vérité, la fausseté nous apparaît souvent plus persuasive car on juge avant tout selon ses préférences.

Le refus, de la part du duc Alexandre, d'admettre que Lorenzo est un traître en est une illustration. Le cardinal Cibo constate son incapacité à le convaincre : « Me faire croire est peut-être impossible ; je remplis mon devoir en vous avertissant. » La vérité est en effet trop déplaisante aux yeux du duc pour qu'il puisse l'admettre. Il est trop attaché à Lorenzo, qui est son ami intime, pour ne pas lui faire une totale confiance : « J'aime Lorenzo, moi ! » proclame-t-il lorsqu'on cherche à le mettre en garde, comme si cela constituait une objection. On constate une attitude comparable de déni lorsque Philippe Strozzi, patriarche républicain, croit encore à l'instauration d'une République à Florence malgré tous les signes contraires : « Ne raisonnons point sur un événement qui n'est pas achevé. » Il y a ainsi, de la part d'Alexandre comme de Philippe, une forme d'auto-aveuglement qu'Hannah Arendt observe également dans nos sociétés modernes, lorsque des faits bien connus et accessibles mais dérangeants sont niés par le public : « La vérité de fait, s'il lui arrive de s'opposer au profit et au plaisir d'un groupe donné, est accueillie aujourd'hui avec une hostilité plus grande qu'elle ne le fut jamais. » Elle constate en effet que la plupart des révélations des *Pentagon Papers* n'en sont pas. Ce sont des informations déjà accessibles à un lecteur attentif de la presse : « Les documents du Pentagone n'ont guère apporté de révélations inédites ou significatives au lecteur habituel des quotidiens et des hebdomadaires. » Mais avant que le scandale n'éclate, tout le monde regardait ailleurs et faisait comme si elles étaient invisibles. Ainsi la vérité, souvent déplaisante, est-elle volontiers omise, tandis qu'à l'inverse, la fausseté, faite pour être agréable ou avantageuse, est facilement crue : « Puisque le menteur est libre d'accommoder ses "faits" au bénéfice et au plaisir, ou même aux simples espérances de son public, il y a fort à parier qu'il sera plus convaincant que le diseur de vérité. »

Face à une vérité déplaisante ou à une fausseté agréable, notre raisonnement est dès lors réduit à l'impuissance. Comme l'écrit Pascal dans les *Pensées*, « la raison est ployable à tous sens. » Elle inclinera en général notre jugement du côté où penche déjà notre sentiment. Valmont et Merteuil le savent et savent s'en servir. « A force de chercher de bonnes raisons, on en trouve » écrit la marquise au vicomte, suggérant qu'on peut toujours faire parler la raison dans le sens souhaité. De même, Valmont évoquant les scrupules de Danceny, écrit : « L'embarras ne serait point de combattre ses raisonnements, quelque vrais qu'ils soient. Avec un peu d'adresse et aidé par la passion, on les aurait bientôt détruits. » Ainsi, une raison, même bonne, est toujours attaquable par d'autres raisons. Hannah Arendt dénonce quant à elle les théories savantes élaborées par les experts et les idéologues, quoique « contredites par l'évidence des faits ». Elle cite par exemple la thèse que les insurgés du Sud Vietnam sont soutenus et dirigés de l'extérieur,

contre-vérité qui a conduit à justifier le bombardement du Nord Vietnam. La démarche rationnelle et savante des spécialistes de géopolitique ne s'exerce plus ici qu'au service d'intérêts contraires à la vérité.

Ainsi se confirme notre penchant favorable à une fausseté plaisante et défavorable à une vérité déplaisante. A-t-il toutefois une influence aussi générale que le suppose Bouveresse ?

[Deuxième partie (critique)] **L'amour du vrai pourrait en réalité avoir plus de force et être plus souvent en mesure de l'emporter sur l'attrait du faux que ne le suppose la citation.**

Pour être préférée à la vérité, la fausseté ne doit en effet pas seulement plaire, mais aussi donner des gages à la raison, apparaître suffisamment crédible et étayée, reposer sur des preuves ou arguments. Ainsi Hannah Arendt explique-t-elle que « le menteur possède le grand avantage de savoir d'avance ce que le public souhaite entendre ou s'attend à entendre. » Pour se faire croire, il doit donc plaire, mais pas seulement : il doit aussi apparaître plausible dans son mensonge. Or, de ce point de vue également, le menteur a l'avantage, car « la réalité a cette habitude déconcertante de nous mettre en présence de l'inattendu ». Le vrai est souvent surprenant, imprévu, donc a priori invraisemblable, tandis que le faux est conçu pour être plus crédible. La primauté du faux sur le vrai ne s'explique donc pas uniquement par sa conformité à nos désirs ou nos intérêts. Le mensonge ou l'erreur ne doit pas seulement nous persuader mais aussi nous convaincre.

C'est pourquoi même le duc Alexandre, malgré sa confiance absolue en Lorenzo, choisit de le soumettre à une sorte d'épreuve de vérité destinée à vérifier s'il joue la comédie ou non (acte I scène 4). Son but n'est d'ailleurs pas en réalité de renforcer sa propre persuasion, mais plutôt de la justifier aux yeux des méfiants. Pour ne pas se dévoiler, Lorenzo est alors forcé de simuler un évanouissement à la vue d'une épée et d'accepter d'être publiquement déshonoré, devenant ainsi « la fable de Florence », celui à qui personne ne « serrerait la main » (Marie, acte I scène 6). On peut ici faire un rapprochement avec Valmont : pour démontrer à Merteuil qu'il n'est pas amoureux de Tourvel, il doit accepter de rompre avec cette dernière de la façon la plus offensante et la plus définitive, en lui envoyant une lettre atroce que lui a rédigée la marquise. Valmont, tout comme Lorenzo, se soumet à un test de vérité. Dans ces deux exemples, il est vrai, la fausseté l'emporte, du moins aux yeux des plus naïfs (Lorenzo conserve la confiance du Duc, Valmont se confirme à lui-même qu'il n'aime pas Tourvel) mais on voit que, pour l'emporter, elle ne peut pas se contenter de plaire mais doit aussi apporter d'apparentes confirmations factuelles et se soumettre un tant soit peu au verdict des faits.

La tendance à croire ce qui nous plaît est de plus rendue fragile par son instabilité. « C'est l'amour seul qui embellit tant l'objet aimé », écrit Merteuil à Valmont, mais, précise-t-elle dans une autre lettre adressée à Mme de Volanges, « les illusions de l'amour » sont éphémères et « moins durables » qu'un mariage de raison. L'illusion, puissante sur le moment, est précaire dans la durée. Arendt souligne également la fragilité à terme des mensonges politiques car le pouvoir qui les profère a lui même « un caractère transitoire » et des intérêts changeants. Par exemple, Trotski est d'abord un héros de la révolution soviétique, puis un rival de Staline disgracié. Le mensonge fondé sur l'intérêt ou l'agrément qu'il suscite a ainsi une assise instable.

En outre, cette influence de notre sentiment sur notre croyance est d'autant plus fragile qu'elle est contrebalancée par la tendance (inverse de celle évoquée par Bouveresse, mais tout aussi réelle) à croire ce qui nous déplaît ou nous est désavantageux. Ainsi Marie, la mère de Lorenzo qui avait d'abord placé en lui toute sa fierté et tous ses espoirs, est persuadée que son fils est totalement corrompu et qu'il veut même livrer sa propre tante Catherine au duc : fausseté déplaisante pour elle au point qu'elle finit par en mourir de désespoir. De même que Philippe ne pouvait s'empêcher de croire à ses rêves, Marie ne peut s'empêcher de croire à ses cauchemars.

Même si l'attrait du faux l'emporte souvent, l'exigence de vérité subsiste en l'être humain et finit par se manifester. Il y a certes en l'homme une tendance à s'illusionner agréablement, mais aussi un besoin de vérité. C'est sans doute ce qui, dans les deux œuvres littéraires du programme, conduit deux figures majeures de l'imposture (Merteuil et Lorenzo) au désir de se confesser au moins une fois, de se livrer entièrement et en toute transparence à un interlocuteur choisi (Valmont et Philippe). Merteuil, dans la lettre 81 et Lorenzo dans la scène 3 de l'acte III se racontent dans leur entière vérité, en retraçant la genèse de leur hypocrisie. Ils éprouvent le besoin d'être connus dans leur vérité par quelqu'un, d'avoir au moins un témoin de ce qu'ils sont réellement et profondément.

Plutôt que de présenter l'humain comme dominé essentiellement par l'influence de ses sentiments sur ses croyances, il serait donc plus exact de le décrire comme partagé, tiraillé entre besoin de vérité et désir d'illusion.

[Troisième partie (dépassement)] **Si les hommes sont ainsi partagés entre leur désir de vérité et la tentation de se laisser persuader par le sentiment, le triomphe de la vérité sur le mensonge ou l'erreur dépendra souvent moins de leur attitude ou de leur préférence, que des circonstances favorables ou défavorables à la révélation du vrai.**

Les faits s'imposent parfois de manière évidente et incontestable. Face à eux, une attitude de déni est certes possible, mais elle apparaît absurde et vaine. Lorsque Lorenzo vole la cotte de maille d'Alexandre presque sans se cacher, le

duc refuse là encore de voir la vérité qui est sous ses yeux. Et pourtant, il ne peut s'empêcher de finir par la reconnaître : « Que le diable t'emporte ! c'est toi qui l'as égarée. » De même Valmont finit-il probablement par admettre son amour pour Mme de Tourvel : c'est ce que suggère du moins la dernière lettre qu'il envoie à Mme de Volanges, même s'il est vrai que ni elle ni personne ne pourra jamais savoir avec une totale certitude si elle est sincère ou non (lettre CLIV avec la note de bas de page ajoutée par Laclos). H. Arendt constate aussi cette capacité qu'a la vérité de s'imposer à nous : « La vérité porte en elle-même un élément de coercition. » Elle ne laisse pas le choix de l'adopter ou non. Ceci vaut même pour « les faits importuns » qu'on préférerait nier. « Les faits s'affirment eux-mêmes par leur obstination », écrit-elle aussi, rappelant la fameuse formule de Lénine : « Les faits sont têtus. »s

De son côté, la fausseté, si séduisante ou arrangeante soit-elle, est souvent fragile car constamment dans le risque d'être débusquée du fait de son incohérence avec le réel et d'être révélée un jour ou l'autre. H. Arendt souligne par exemple la précarité du négationisme historique pourtant imposé par un pouvoir totalitaire puissant : il ne suffit pas de tuer Trotski pour le faire disparaître de l'histoire, explique-t-elle, il faudrait aussi avoir un pouvoir total sur les témoins et les archives. Dans la lettre 81, Mme de Merteuil explique à Valmont l'arsenal de précautions qu'elle doit prendre pour s'assurer que son hypocrisie ne soit pas découverte. Elle a souvent sur les amants qui risqueraient de la trahir, y compris sur Valmont, un moyen de chantage, un secret qu'elle menace de révéler : « Hé ! de combien de nos Samsons modernes, ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau ! » Néanmoins, Merteuil elle-même ne saurait avoir le contrôle absolu de chacun, et c'est son complice Valmont qui finira, au moment de mourir, par la trahir.

[Conclusion]

On ne saurait donc contester entièrement le constat établi par Jacques Bouveresse : il est certain que notre amour de la vérité ne nous empêche pas de lui préférer très souvent une fausseté plus agréable ou plus arrangeante. Mais il serait très exagéré de supposer qu'il suffit de souhaiter croire une chose pour la croire effectivement. Notre croyance a besoin de preuves ou d'arguments pour exister. Les illusions que nous nous faisons ou que l'on nous donne se heurtent au verdict des faits et aux contradictions et n'y résistent pas toujours facilement. Il faut donc modérer le pessimisme du philosophe : la vérité à plus de force face à la fausseté qu'il ne le laisse entendre.